

Yves MACCHI

ÉTUDES DE CHRONOSYNTAXE

Réunies par Marine POIRIER



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2024

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

Rassembler en un seul lieu des articles publiés sur plus de 25 ans dans des revues et recueils divers, parfois peu diffusés ; proposer au lecteur un parcours à travers les différentes branches d'un édifice méthodologique fécond ; offrir à l'auteur cette édition de ses écrits : voilà les vœux qui ont présidé à la conception du présent ouvrage. Au vu des réactions suscitées par l'annonce de sa préparation, ces vœux sont partagés par bien des collègues, spécialistes de linguistique hispanique, mais aussi collègues de littérature, la chronosyntaxe ayant déjà largement porté ses fruits et inspiré des travaux dans ces domaines. Souhaitons que cette édition les exauce et qu'elle permette aussi de faire connaître la chronosyntaxe plus largement encore, et qu'elle donne à voir les implications théoriques, méthodologiques et parfois presque philosophiques que celle-ci peut avoir, et qui dépassent très largement la question de l'*ordre des mots* dans la phrase.

Cette introduction a pour but de donner quelques repères : un aperçu définitoire de la chronosyntaxe en premier lieu, puis des repères bibliographiques concernant Yves Macchi, suivis d'un tableau récapitulatif de ses écrits de chronosyntaxe et de leur répartition dans cet ouvrage, afin de situer les étapes et évolutions de cette démarche méthodologique les unes par rapport aux autres. Cette introduction mènera en dernier lieu à un « hexalogue » de six principes fondamentaux sur lesquels s'appuie la chronosyntaxe.

1. PRINCIPE DE BASE : LA CHRONOSYNTAXE COMME CHRONO-GENÈSE INSCRITE DANS LA DURÉE OPÉRATIVE DE LA PHRASE

La chronosyntaxe est née de l'idée que l'acte de langage fait vivre à ses acteurs une expérience du signifiant inscrite dans le *temps*, la durée opérative qui s'écoule entre le moment où l'acte de phonation commence et celui où il s'achève étant celle de l'*élaboration du sens*. La phrase est alors pensée comme un processus qui donne à apprécier un défilé de signifiants, une succession de *moments* où s'articulent la mémoire des instants antérieurs et l'anticipation – confirmée ou contrariée – de ceux à venir.

De cette idée, Yves Macchi a tiré une véritable méthode de travail, qui consiste pour l'analyste à se placer dans la position du récepteur et à observer, pas à pas, la construction progressive du sens au fil du discours. La durée processive y a donc toute son importance ; et ce, à tous les niveaux observables : partant de la syntaxe (*chronosyntaxe*), l'auteur a ensuite transposé ce principe d'analyse à la sémantique (*chronosémantique*), où est observée la co-construction entre le sens de l'unité et le sens de l'énoncé ; à la morphologie grammaticale (*chronomorphogénèse*), où la morphologie d'un verbe est appréhendée comme un processus de croissance de complexité graduelle au fil de la durée opérative qui le voit se construire ; à la morphologie lexicale envisagée comme processus incarné (*chronophonétique*) ; à la graphie, dont les choix sont analysés comme les symptômes d'activités anticipatives réalisées ou non par le scripteur (*chronographie*).

Les écrits de chronosyntaxe d'Yves Macchi suivent toujours ce même cap ; un cap sûr et solide en raison de la simplicité même du principe sur lequel il repose : le *temps* qu'il faut à la phrase pour se développer. Une évidence phénoménologique qui a pourtant eu tendance à échapper aux analyses – grammaticales, linguistiques ou littéraires – du discours ; c'est ce que l'auteur explique dans plusieurs de ses articles. Il montre notamment qu'une terminologie amenant à se représenter un objet *spatial* est régulièrement utilisée pour décrire ce phénomène par nature temporel qu'est le discours ; on le voit, par exemple dans l'introduction de « Sculpture du sens et sens d'une sculpture » [**chapitre 5**] :

Rien de plus faux selon moi que d'affirmer qu'un texte *contient* des phrases ou qu'une phrase *se compose* de mots. Rien de plus absurde aussi que de déclarer que le sujet d'un verbe est placé *devant* le verbe, ou son complément circonstanciel placé *derrière* lui. (2018 : 150)

Il montre aussi que ce type de descriptions spatialisantes contribue à alimenter (voire à créer) certaines confusions ou certains problèmes qui seraient aisément résolus si l'on acceptait d'emblée de voir la nature temporelle et évanescence du signifiant. Elles tendent par exemple à laisser croire que l'(objet)-mot « porte en lui » des informations (comme sa fonction, voire sa nature, ou encore l'image référentielle qu'il induit chez l'interprétant) qui ne sont en fait que le *résultat* que déclenche *toute une combinatoire* dans l'*esprit du récepteur* qui en fait l'expérience et l'interprète. Dans « Chronosyntaxe (I) » et « (II) » [**chapitres 1 et 2**], c'est la construction progressive de la fonction syntaxique qui est observée :

[...] ne déclarons-nous pas spontanément et de façon lapidaire : le *complément* est placé *avant* ou *après* le verbe, le *sujet* est placé *avant* ou *après* le verbe ? Je sais bien que c'est par raccourci de pensée que nous disons cela et que ce que nous voulons dire, c'est : *le nom qui fait fonction de complément, le nom qui fait fonction de sujet*. Ces formulations expéditives sont cependant le signe d'une pente naturelle de notre esprit qui nous conduit à admettre de façon inavouée et subreptice, que la fonction logique *habite dans* le nom, qu'elle lui est *immanente* ; aveuglés par le rôle que telle combinaison de phrase fait tenir au nom, nous en arrivons à loger en lui un cas de fonction qui en réalité se construit hors de lui, et ne peut que se construire hors de lui, dans la combinaison de phrase entière, ou plus exactement dans l'effet psychique que cette combinaison induit en lui. (2008 : 121) [chapitre 2]

La question de la fixation de la nature d'un signe (article ou pronom) est interrogée au [chapitre 7] (« Chronosyntaxe XI et chronographie ») ; celle de la fixation de l'image référentielle qu'il induit chez le récepteur, aux chapitres [3] (à propos de la forme *se* en espagnol) et [8] (à propos du substantif *pie* en espagnol).

Toute analyse chronosyntaxique est ainsi l'observation d'une *chronogénèse* : genèse temporalisée de la fonction syntaxique, de la catégorie grammaticale, du sens lexico-référentiel.

On perçoit bien le jeu qu'il peut y avoir à formuler l'idée dans les termes d'une *chronogénèse*, puisque ce vocable est déjà « occupé » en linguistique : il est posé dès 1929 par Gustave Guillaume dans *Temps et verbe*, et sera (plus tard) à relier au postulat guillaumien central du « temps opératif ». De fait, et comme il l'explique lui-même dans la conclusion du présent ouvrage, Yves Macchi a commencé la recherche en linguistique en étant un « fervent lecteur de Guillaume », « fasciné par la puissance de sa pensée capable de la plus haute abstraction et tout à la fois d'une extrême sensibilité aux effets de discours les plus fins ». Yves Macchi lui-même utilise régulièrement l'expression de « temps opératif » (voir par exemple au [chapitre 1] : « l'analyse pas à pas des signifiants, appréhendés les uns à la suite des autres dans le temps opératif de leur réception » ; ou encore, voir les titres des figures 1 aux chapitres [3] et [6], entre autres) ; expression qu'il remplace parfois, de manière révélatrice, par celle plus bergsonienne de « durée opérative » (voir par exemple au [chapitre 1] : « le défilé des notions portées par une phrase s'inscrit dans une durée opérative pendant laquelle se construit son propre sens », ou encore l'introduction du [chapitre 8]).

Or, une différence essentielle est à saisir entre le *chrono-* guillaumien et le *chrono-* macchien, entre un « temps opératif » psychomécanique et un « temps opératif » chronosyntaxique.